

On imagine que ça se passe ailleurs, dans les prisons de Guantánamo ou d'Abou Graïb, dans le sous-sol d'un bâtiment officiel en plein cœur de Damas ou de Moscou, de toute façon pas dans une vraie démocratie, enfin, au moins, pas chez nous, on se dit que ça n'arrive qu'aux traîtres, aux héros, ou aux lanceurs d'alerte, qui sont sûrement un peu les deux, en tout cas à des types qui l'ont un peu cherché d'une façon ou d'une autre, et on se retrouve ligoté à sa chaise de bureau, à compter les secondes avant le prochain coup de serviette mouillée.

Au premier coup, c'est le poids qui surprend, et le froid, mais si on laisse la tête partir sur le côté, sans trop résister, ça ne fait pas si mal et on se dit qu'un simple coup de poing serait plus efficace.

– Thomas, vous n'êtes païs idiot, n'est-ce pas ?

Il y a encore une heure ils l'appelaient Monsieur Le Corre. Ils ont tort de passer à Thomas. C'est encore un peu tôt pour la jouer gentil flic, un peu tôt pour la familiarité. Monsieur, ça avait quelque chose de flippant. L'eau froide ruisselle sur la joue de Thomas Le Corre, son cou et trempe son T-shirt, l'alourdit, et il sent le col tirer sur ses épaules.

– Vous avez envie que ça s'arrête ? Moi aussi. Monsieur Sadio aussi. N'est-ce pas, Monsieur Sadio ?

Monsieur Sadio répond « oui, Mon Colonel », mais il a l'air ennuyé. Pire, il a l'air de s'ennuyer. Il avait déjà amoché des types, et des plus fluets, des toxicos – les toxicos ont toujours

l'air fragile, mais ce sont les plus dangereux, parce que contrairement aux poivrots fêtards, c'est quand ils ne sont pas défoncés qu'ils s'en prennent à vous, et alors ils sont en manque, et alors ils sont vicieux – mais c'était quand il bossait au Mélo, quand il était vieur. Déjà, quand il était adolescent, avant de quitter le Sénégal, quand il jouait les gros bras à l'Iguane Café, à Saint Louis, au bord du fleuve, les blancs qui faisaient le plus de dégâts n'étaient pas les expatriés alcoolos que sa carrure suffisait à mettre dehors. C'était les rares blanches à qui leurs gigolos fournissaient de l'héroïne, et qui finissaient par essayer de vous crever un œil en vous traitant de négro. Ça lui avait servi d'entraînement quand il avait débarqué à Brest, au Mélo, la boîte de nuit où il avait trouvé du travail. Au black, ironie du vocabulaire. Et puis Le Mélo avait fermé, il était entré à Ouest Sécurité, il avait vieilli, et, depuis 4 ans, chaque jour ouvrable, il avait regardé le badge de Thomas Le Corre. Chaque jour, Thomas l'avait regardé dans les yeux, l'avait salué poliment et avait essayé d'entamer la conversation. Monsieur Sadio, chaque jour, s'était contenté d'un « je vous ouvre, bonne journée », parce que la sollicitude du blanc bien placé pour le noir vigile ou aide-soignant ou technicien de surface, on sait que c'est juste une façon de se donner une bonne conscience. Mais Monsieur Sadio s'était rendu compte que Thomas parlait de la même façon aux standardistes blanches, ou au docteur Lorentz. Thomas Le Corre était un cas rare d'authentique gentil. Il avait un visage trop rond, des cheveux trop blonds, trop longs, maintenus en queue-de-cheval par un élastique trop lâche, et seule une barbe clairsemée rappelait que ces yeux clairs et étonnés étaient ceux d'un adulte.

Maintenant, Monsieur Sadio évite de croiser ce regard étonné et il lui tape sur la gueule. L'authentique gentil, lui, essaye de rester concentré. Lorsque la serviette arrive, il faut accompagner le mouvement. Si on part trop tôt, la serviette vous cueille en fin de course, et c'est pire, parce qu'on ne peut plus du tout absorber le choc. Ça tire sur les muscles du cou, et le tissu imprime plus profondément son motif dans la joue, on sent la bordure de la serviette, ses plis irréguliers, et même la texture avec les poils

épais gorgés de liquide glacé. Si on part trop tard, c'est le choc qui fait bouger la tête. C'est plutôt moins pire, il faut résister un peu pour éviter l'élongation, et ça va. Mais la peur du choc fait qu'on part trop tôt la plupart du temps. Thomas voudrait parler, il reste concentré sur l'absorption du choc, et il n'est pas équipé pour faire deux choses à la fois.

– S'il vous plaît, juste une minute, juste pour expliquer.

Un coup de serviette, le militaire reprend :

– Je n'ai besoin d'aucune explication, je veux juste savoir où se trouve Thierry Lorentz. Vous me dites depuis une heure que vous ne savez pas, et depuis une heure je ne vous crois pas.

Monsieur Sadio garde les yeux sur la trotteuse de l'horloge, au-dessus des paillasse, et toutes les quinze secondes, il met un coup de serviette. C'est long quinze secondes, mais il faut ça pour laisser la trouille se recharger après le choc. Tous les 3 ou 4 coups, le vigile trempe la serviette dans l'évier rempli d'eau. Le colonel est assis-debout, appuyé contre la paillasse.

– Vous me dites que vous n'avez pas revu Monsieur Lorentz depuis qu'il a quitté son poste, et pourtant, nous avons géolocalisé son portable chez vous la nuit dernière. Vous auriez même mangé avec lui ce midi, et pas très loin d'ici si les relevés qu'on m'a fournis sont exacts. Sont-ils exacts, Monsieur Le Corre ?

Il repasse au monsieur Le Corre avec sécheresse, mais il porte une charlotte en non-tissé bleu sur la tête. Ses chaussures ainsi que celles de Monsieur Sadio sont recouvertes de petits sacs de la même matière, de la même couleur. Ils ressemblent aux inspecteurs vétérinaires qui viennent visiter une ferme où on soupçonne des cas de vache folle, et cette ressemblance nuit pas mal à leur crédibilité de tortionnaire. Alors qu'il avait un pistolet sur sa tempe, Thomas les avait convaincus qu'il fallait se protéger des miasmes des souris, des serpents et des lapins autant que les protéger des nôtres. Sans parler des mini-porcs. C'est l'évocation des mini-porcs qui avait convaincu, et maintenant Monsieur Sadio et le colonel ont une charlotte sur la tête.

– Appelez Lorentz, appelez-le ! Vous comprendrez pourquoi

vous avez cru le loger chez moi.

– Vous pensez qu’il va répondre ? Qu’il va nous dire : oh, non, laissez mes employés tranquilles, je vais me rendre tout de suite pour que vous abrégiez leur supplice ?

Un coup de serviette.

– Appelez...

Monsieur Sadio a compté quinze secondes et quand le coup interrompt le jeune homme, il regarde le militaire. Je continue ? Est-ce que je dois le laisser parler ? Je débute, moi, en torture.

Le militaire sort un téléphone portable et Monsieur Sadio, qui n’a pas reçu les instructions que ses yeux demandaient, garde le rythme. Quatre coups par minute, cinq secondes dans l’eau, quatre coups par minute. Plaf. Plaf. Plaf. Plaf. Splutch. Plaf... Les muscles de ses avant-bras commencent à brûler. Il ne les a pas sentis depuis longtemps. Il se rappelle la muscu de rue sur la corniche de Dakar. Je vieillis, je suis devenu un peu paresseux à la salle. Je me suis contenté des grands muscles, j’ai laissé tomber ce qui fait la vraie force, les fléchisseurs des doigts, les muscles du cou, les adducteurs, je me suis laissé aller aux classiques, biceps-triceps, pectoraux-épaules, toujours travailler les antagonistes, lombaires-abdos.

– Écoutez !

Il a laissé passer quinze secondes, plaf, et il regarde l’animalier remettre sa tête droite. Cela irait plus vite s’il disait où se trouve le patron. « Colonel, il y a une sonnerie qui vient du couloir ». Monsieur Sadio regarde le colonel sortir, comme s’il était possible que Thierry Lorentz soit caché dans les vestiaires, ou dans la salle de repos.

– Continuez, je vais voir.

La sonnerie vient de loin, d’au-delà des portes qu’il fallait franchir pour traverser le couloir, peut-être au-delà du banc sur lequel on devait s’asseoir pour enfiler les sur-chaussures et la charlotte, et d’encore plus loin : du fond des années quatre-vingt-dix, parce que c’est la sonnerie d’un vieux Nokia 3210. Le répondeur. « Thierry Lorentz » suivi d’une voix féminine : « is not available, please leave

a message ». Le colonel raccroche, rappelle, la sonnerie reprend, et il trouve le téléphone antique dans la poche du sweat-shirt à capuche que Thomas Le Corre a suspendu dans son casier.

Monsieur Sadio a continué à taper, toutes les quinze secondes et Thomas lui dit :

- Arrêtez le zèle, on est tous les deux.
- Désolé, j'ai pris le rythme.

Monsieur Sadio fait une pause. Il déplie la serviette, la replie différemment, pour essayer de se faire une poignée plus fine, plus pratique à prendre en main. Il remonte sa manche sur la peau de son avant-bras, noire, luisante d'eau et de sueur, et en découvrant sa montre, il fronce un sourcil. Le mercredi, Monsieur Sadio part toujours à seize heures trente. Il récupère les enfants de sa fille au centre de loisirs. Les autres jours, il reste tard, et si Thomas reste pour des prélèvements la nuit, il leur arrive de partager une cigarette. Mais le mercredi, c'est son luxe, la preuve de sa réussite sociale, il part à quatre heures et demie.

Il sort son téléphone. Le portable le moins cher possible, celui qu'on vous fourgue avec l'abonnement le moins cher possible. Thomas sourit en constatant qu'Alcatel ne fournit plus que l'armée d'un côté et de l'autre les pauvres types comme Monsieur Sadio. Les doigts du vigile sont engourdis à force d'avoir serré la serviette, et il peine à taper le message qu'il envoie à sa fille. Thomas se demande comment le téléphone peut capter. Le bâtiment de l'animalerie est coincé entre les bâtiments de l'hôpital d'un côté, et le tablier massif du pont de l'Harteloire de l'autre.

- C'est l'heure d'aller chercher les enfants ?
- Mes petits-enfants.
- Pour un grand-père, vous tapez fort.
- Dites-lui où est Monsieur Thierry, qu'on en finisse, là, vraiment !
- Mais j'en sais rien, moi. Il doit s'être barré depuis longtemps. Vous pensez qu'il reste là, bien sagement, à attendre que je le dénonce ? Et s'il était là, vous pensez qu'il se serait confié à moi,

juste parce que je nettoie les cages de ses souris ?

La porte s'ouvre, le colonel revient avec le portable de Lorentz, il regarde celui que Monsieur Sadio tient à la main.

– J'allais faire sonner à nouveau mon colonel, pour que ce soit plus facile pour vous, mon colonel.

Sadio envoie le SMS qui prévient sa fille qu'il ne pourra pas aller chercher les enfants, et il reprend les coups de serviette avec la même facilité que le lieutenant-colonel Hamelin reprend son interrogatoire.

– Bon, vous avez son téléphone dans la poche, et on doit croire que vous ne savez pas où il est ?

– Il m'a demandé de le garder sur moi, comme ce n'est pas un smartphone, il m'a dit de bien le laisser allumé, de le recharger, qu'il soit connecté au réseau pour que vous le croyiez encore à...

La phrase est trop longue, ou le coup de serviette plus fort : depuis que Monsieur Sadio a replié la serviette, il a une meilleure prise. La tête de Thomas part un peu plus loin sur son épaule, puis retombe sur sa poitrine et y reste. Un filet de sang vient se diluer dans l'eau qui imbibe le T-shirt sur lequel on peut lire « Skate Or Die ». Quand Thomas l'avait enfilé ce matin, il pensait plutôt à la première option. Hamelin explose :

– Bravo, fantastique, vous le cajolez pendant une heure et demie, et vous me l'assomez quand il s'apprête à parler.

– Peut-être qu'on peut reprendre demain ? Il sera réveillé.

– Demain ? C'est une blague Monsieur Sadio ?

– C'est que je n'avais pas prévu de torturer quelqu'un tard aujourd'hui. Je dois prendre mes petits-enfants au centre aéré, et...

– C'est un cas de force majeure, Monsieur Sadio, vos enfants ? Vous pensez que la France ne se remettra pas qu'ils patientent une heure au centre aéré ?

Monsieur Sadio penche sa tête à droite, puis à gauche, comme s'il réfléchissait à la réponse à donner, comme s'il avait réellement un choix à faire.

– Vous ne connaissez pas sa fille colonel !

Les têtes encharlottées se tournent dans un même mouvement vers la voix un peu aiguë, à la fois pleine de détresse et d'ironie, encore un peu groggy. Thomas a profité d'avoir plus de quinze secondes pour composer une phrase.

– Personne ne lui fait aussi peur que sa fille. Laissez-le aller chercher ses enfants, pendant ce temps-là je vous dis tout ce que je sais, tout ce qui pourrait vous aider à trouver où se planque Thierry Lorentz. Vous devrez juste me frapper vous-même. Monsieur Sadio, vous voudrez bien lui montrer comment on prend la serviette ?

Monsieur Sadio répond :

– C'est mes petits-enfants, pas mes enfants.

Lorsque la serviette s'abat sur le visage de Thomas, il est évident que le « colonel » n'a besoin des conseils de personne pour torturer des civils.

Comme tous les commerces qui demandent de la surface, Le Monde Animal se trouvait dans une zone d'activités à la périphérie de la ville, évidemment près du Jardiland, et, de façon plus surprenante, juste derrière Ikea. L'arrivée du marchand de meubles suédois avait été vécue par les Brestois comme un événement culturel. Ils avaient besoin de compenser la laideur des façades par l'agencement de leur intérieur. Chacun trouvait une astuce pour oublier que l'hiver dure huit mois, et l'été huit semaines. Dans le meilleur des cas. On mettait un ficus dans un pot à arbre et un poisson rouge dans un aquarium. Le poisson rouge, sans doute par manque de lumière, mourrait tous les ans, et serait remplacé par un autre, jusqu'à ce que l'enfant se lasse, ou quitte la maison : Némó, Némó 2, Némó 3, etc. On ne nommait jamais le premier poisson Némó 1 parce que ce serait prendre conscience qu'il mourrait et serait remplacé par un autre Némó. Ensuite, de Némó *i* en Némó *i* + 1 on les appellerait toujours simplement Némó, si bien qu'on s'offrirait l'illusion que Némó continuait à vivre. Le fils du docteur Lorentz, Théo ne quitterait pas la maison avant quelques années, mais il commençait déjà à se lasser de l'immortalité de bocal. Il n'avait plus demandé de poisson après

Némo 4, que le docteur Thierry Lorentz avait simplement jeté dans la poubelle de la cuisine, ne se donnant même pas la peine d'un encuvettement suivi de l'habituel adieu à la chasse d'eau. La même année, Théo avait demandé à ses parents de dégager ses boîtes de Playmobil de sa chambre, parce que quand même il allait avoir treize ans, et que ça lui mettait l'affiche quand ses potes venaient à la maison. Depuis, ses potes ne venaient plus à la maison, ils se retrouvaient en ville, et l'aquarium était resté vide. Ou plus exactement sans poisson. Le docteur Lorentz continuait à y entretenir un écosystème végétal, à nettoyer les parois, à régler le bulleur, à choisir des néons optimisés pour la photosynthèse aquatique, comme s'il espérait que la vie animale finirait par être inventée à nouveau dans cet écosystème parfait. Lorsque sa femme Catherine recevait – des investisseurs, des officiers, des politiques, parfois en même temps – elle faisait semblant de ne pas remarquer combien ils louchaient à la recherche d'une trace de vie halieutique dans l'aquarium. Thierry, pourtant, y avait caché un Playmobil en scaphandre, qui tenait un petit poisson à la main. Depuis que Théo avait décidé qu'il était un adolescent, Thierry Lorentz vidait sa chambre, pièce par pièce, figurine par figurine, et Théo ne s'en rendait pas compte. Remplaçant les Playmobils par des consoles de jeux, les Lego par des paires de chaussures. Parfois, Thierry cachait une figurine Lego dans le sac de sa femme, en général avant une réunion importante, et elle n'en parlait jamais à Lorentz, juste pour ne pas lui faire ce plaisir.

Il se demandait si les vendeurs du Monde Animal le reconnaîtraient. Quand il poussa la porte il se rendit compte que lui ne les reconnaissait pas. Or, il n'avait eu à retenir, ou à oublier, que les visages de quatre ou cinq employés. Eux voyaient plusieurs centaines, enfin, peut-être quelques dizaines, enfin, au moins plusieurs clients chaque jour. Il était donc très fortement improbable qu'ils le reconnussent. Cette fois, il ne venait pas chercher un poisson, il venait chercher des souris. Beaucoup de souris. Assez de souris pour commencer par chercher un vendeur. Il fallait un vendeur qui ne se rendît pas compte que ce beaucoup de souris

serait rapidement un trop de souris.

Thierry Lorentz ne portait pas de jugement de valeur sur les gens. Ils étaient plus bêtes que lui, voilà, ils n'y pouvaient rien, il ne leur en voulait pas. Il était, lui, sûrement moins dégourdi, ou moins moral, chacun avait ses faiblesses, mais voilà, il était intelligent, eux pas. Mais aujourd'hui, alors qu'il lui fallait un vendeur idiot tous montraient d'inquiétants signes de vivacité mentale. Bien sûr, elle avait l'air d'une cruche, cette vendeuse, avec son piercing, ses cheveux teints en noir, et une salopette en jeans. Elle devait l'avoir achetée dans une friperie. Le terme même de salopette était en train de disparaître du langage. Mais elle avait eu l'intelligence de faire caresser cette gerbille, non par la petite fille qui la demandait, mais par sa mère, qui était réticente. Le rongeur était à peine plus grand qu'une souris, et il remonta sur la manche de la jeune maman, qui sourit.

Un autre vendeur discutait « pythons » avec un client dont la peau semblait ne pas avoir vu la lumière du jour depuis un temps où l'on vendait encore des salopettes. Il établissait un diagnostic pour un spécimen devenu aveugle. « C'est soit une persistance de la lunette précornéenne, soit une pseudobuphtalmie. C'est arrivé après une mue ? » Lorentz s'éloigna des terrariums, et s'approcha de la volière. Il n'y avait pas de vendeur, sans doute parce que le pépiement des oiseaux était insupportable. Il semblait qu'il n'y eut que trois perruches et deux perroquets, enfin cinq ou six oiseaux au plus, mais le bruit ! Il regarda les étiquettes. *Cacatoès alba*, mille neuf cent quatre-vingt-dix euros. *Ara auricolis*, mille deux cent quatre-vingt-dix euros. Finalement, ça ne faisait que dix euros du décibel.

À travers la volière, il apercevait l'autre moitié du magasin, dont le plancher surélevé était constitué de dalles de verres sous lesquelles couraient des petits rongeurs. Une des dalles avait été retirée, et on voyait le dos d'un vendeur qui tentait d'attraper quelque chose. Avec le bruit des oiseaux Thierry ne comprenait pas ce qu'il disait, mais il entendait sa voix, qui semblait avoir mal mué, à moins qu'il ne s'agît d'une vendeuse. Non, une vendeuse

n'aurait pas juré de la sorte. Le vendeur était penché et il insultait manifestement les furets que les clients pouvaient regarder à travers le sol transparent. Le jeune homme, un peu gras, avec des cheveux trop longs, d'une couleur vaguement jaune, sortait des poignées de choses sales de sous le plancher de verre. De la litière, une sorte de paille de bois souillée d'une substance dont on ne pouvait douter que l'animal qui l'avait produite était malade, sans pour autant pouvoir en déduire par quel orifice elle s'en était échappée. « Les furets en foutent partout, ça n'a pas l'air de passer. Si ça continue il va falloir... » Celui qui semblait être le patron l'interrompit : « Thomas ! » Mais tout le Monde Animal avait compris qu'il allait dire : « les zigouiller ». Thomas était là, immobile, auréolé de la lumière violacée des aquariums et d'une violente odeur de gastro-entérite animale. Son visage trop doux pour son âge malgré les quelques poils sur ses joues, son menton, sans qu'on puisse vraiment appeler ça une barbe, toute sa silhouette se détachait, magnifique et grotesque. Avec une lenteur héroïque il posa son pied droit sur la dalle voisine, posa sa main sur le genou, s'appuya dessus, sortit le pied gauche, il se releva, triomphant, un sac-poubelle dans la main droite, un rouleau de Sopalin dans l'autre, et Thierry Lorentz su qu'il avait trouvé celui qu'il était venu chercher. Sur le T-Shirt du vendeur on pouvait lire « Skate Or Die ».

Lorentz avait trouvé l'idiot parfait pour faire le sale boulot.

Chaque mot qu'Irène Le Naour devait prononcer avait été pesé, testé sur un panel de volontaires et validé par un comité d'éthique. Elle avait toujours la fiche devant elle, pour le principe, et au cas où Thierry Lorentz passerait vérifier, mais elle n'en avait jamais eu besoin. Le jeune homme assis de l'autre côté de la table tentait de maintenir le contact visuel, mais ses yeux étaient attirés vers la poche de poitrine de la blouse d'Irène. Il se força à regarder le visage ovale et doux encadré de boucles blondes. Il n'avait pas l'expérience suffisante pour se rendre compte que ce qu'il prenait pour une beauté naturelle et innocente était le résultat d'un maniement

expert du fer à friser et du fond de teint.

Le recueil du consentement, comme à l'église ou à la mairie, était le moment décisif et c'est sans doute pour cela que les lois relatives à la bioéthique exigeaient la présence d'un médecin. Irène était médecin. Du moins elle l'avait été, mais son nouveau travail à Atlantest lui permettait d'en porter le titre sans avoir à se coltiner la souffrance. Le jeune homme lisait le protocole de l'étude, soulagé d'avoir où poser ses yeux.

« J'ai bien compris que ma participation à l'étude est volontaire. Je suis libre d'accepter ou de refuser de participer, gagnagna arrêter à tout moment ma participation en cours d'étude. Mon consentement ne décharge pas les organisateurs gagnagna tous mes droits garantis par la loi. Après en avoir discuté et gagnagna mes questions, j'accepte librement et volontairement de participer à la recherche qui m'est proposée. »

Paradoxalement, c'était le formulaire suivant qui posait parfois problème : l'autorisation de procéder à l'ensemble des actes médicaux et chirurgicaux que l'état du volontaire pourrait nécessiter. En le glissant vers le jeune homme, Irène ajouta, comme chaque fois :

– Celui-ci est obligatoire, au cas où, mais nous n'avons jamais eu besoin d'y avoir recours.

Le jeune homme le lut et releva la tête. Il essayait de sourire.

– Il n'y a aucun risque, mais vous me demandez de signer maintenant, c'est-à-dire avant que je sois incapable de parler, à cause d'une intubation, ou parce que je serais tombé dans un coma profond et sans doute irrémédiable, de manière inopinée.

Irène Le Naour se contenta de sourire en silence. Le jeune homme continua, plus pour la refaire sourire que par conviction :

– Nous vous demandons de nous autoriser à procéder à toute transfusion éventuelle de matériel sanguin, (plaquettes, plasma, sang complet), tout acte de chirurgie nécessitant ou non le recours à une anesthésie, locale ou générale selon la gravité des symptômes rencontrés. Eh ben.

– Oui, ça fiche la trouille, hein ?

– Ben, un peu, répondit le volontaire.

- Je vous comprends. Mais ça n’arrive jamais.
- Ouais. Ce n’est pas encore arrivé.
- Disons que ce n’est encore jamais arrivé.

Irène attendit en souriant, comme toujours. Ses dents parfaitement alignées faisaient un sourire rassurant plutôt que charmeur. Comme toujours, le jeune homme signa. Ceux qui arrivent jusque-là ont déjà fait leur choix.

Irène terminait les entretiens avec le questionnaire de santé. L’ordre des signatures avait son importance. Après avoir surmonté la trouille, signifié leur consentement, les volontaires ne prenaient pas le risque de passer à côté de plusieurs centaines d’euros en déclarant un panaris, une dépression nerveuse ou un herpès récurrent.

« N’hésitez pas à signaler tout ce qui vous vient à l’esprit. Un volontaire Atlantest entre chez nous comme il rentre chez lui : en bonne santé ! »

Irène ne supportait plus d’entendre les volontaires énumérer à mi-voix la liste des pathologies qu’il fallait cocher ou non. Cela lui rappelait l’époque où elle avait encore le courage d’affronter les maladies des autres.

En général, elle allait prendre un café, au lait, avec du sucre, à la machine à café de la salle de détente. Une télévision grand format permettait d’accéder à un abondant bouquet de chaînes, et deux autres télévisions plus petites étaient reliées à des consoles de jeux. Quelques étagères contenaient des bandes dessinées en libre accès. Chacun devait se sentir chez soi, ou, mieux encore, en vacances. Irène Le Naour faisait le tour des volontaires déjà présents, les saluait, puis revenait dans le petit bureau d’accueil, où elle recueillait la dernière signature nécessaire. Son travail s’arrêtait là. Le reste, le vrai travail d’accompagnement, était fait par Madame Caudron, une infirmière bourrue et généreuse, une Brestoïse que le vent, la pluie, et le soleil, avaient tannée sans parvenir à faire disparaître pour autant sa bonté naturelle.

Le jeune homme avait signé le dernier formulaire, il le tendait vers le Docteur Le Naour en la regardant dans les yeux. Il avait

du mal à définir la couleur des yeux de la jeune femme. Ils étaient clairs, sûrement, mais certainement pas bleus. Il s'attarda encore un moment, et il distingua une étoile de vert dans un ciel noisette. Irène se leva pour l'accompagner vers son espace personnel : un lit, dans la salle principale qui contenait six box, délimités par des rideaux. À côté du lit, une petite chaise rouge, une petite table rouge et une armoire rouge étroite dans laquelle le volontaire rangerait ses affaires. Une goulotte en plastique bleu vif faisait le tour des murs. Elle contenait les tuyaux qui amenaient au-dessus de chaque lit l'eau filtrée, l'oxygène, et l'électricité. L'eau, l'air, le feu. Les couleurs vives inattendues étaient conçues pour conjurer l'ambiance médicale.

Sur le mur, le logo d'Atlantest reprenait les trois mêmes couleurs, mais dans des tons pastel. On pouvait y lire : « We care for the future ». En anglais, pour laisser penser qu'Atlantest Brest était une filiale d'un groupe international prestigieux. Le blanc, le rouge, le bleu. Irène avait l'impression de travailler dans un tube de dentifrice. Mais malgré tous les efforts de décoration et d'aménagement, l'odeur de l'air trahissait la vocation du bâtiment. Les odeurs de désinfectant, d'alcool, Irène avait fini par s'y réhabituer. Mais l'odeur si particulière de la gaze stérile lorsqu'on ouvre l'emballage, cette odeur de coton passé à l'étuve, à la fois médicale et légèrement brûlée, lui rappelait chaque jour pourquoi elle préférait se vendre à Atlantest plutôt que de retourner faire ce qui aurait dû être, ce qui avait été, son vrai métier. Irène ne serait plus jamais urgentiste.

Le jeune homme déposa ses affaires et se rendit dans la salle de pause. Il était encore tôt dans l'après-midi. Les infirmières prendraient le relais avant le repas du soir, pour l'installation des cathéters et la distribution des traitements. Ou des placebos. Nul ne le savait, ni les patients, ni Irène, ni Lorentz, qui passa la tête par la porte de son bureau.

– L'équipe média est arrivée ?

Irène répondit de façon inintelligible, mais avec un grand sourire. Elle ne supportait pas qu'il l'interpelle depuis son bureau, sans se déplacer. Alors elle parlait de moins en moins fort jusqu'à ce

qu'il sorte pour obtenir l'information qu'il souhaitait. Moi aussi, je suis médecin, je ne suis pas sa secrétaire, il n'a qu'à se ramener s'il veut causer. Il se rapprocha d'elle marmonnant qu'ils auraient déjà dû être là.

Irène retourna auprès du jeune homme qui attendait, assis sur son lit. Elle le conduisit à la salle de détente, en lui expliquant qu'il avait le temps, qu'il pouvait s'approprier l'espace, faire connaissance avec les autres participants à l'étude.

– Nous recevons aujourd'hui les membres d'une agence de communication.

Elle continua, plus fort, afin que tous les volontaires déjà présents puissent l'entendre.

– Certains d'entre vous nous ont proposé de témoigner, d'expliquer comment leur engagement permet à la recherche d'avancer, et le Docteur Lorentz, moi-même, et toute l'équipe d'Atlantest Brest, leur en sommes reconnaissants. La recherche, sans des pionniers comme vous, n'avancerait pas aussi vite.

Madame Caudron vint lui dire que des gens pas très bien habillés demandaient à la voir : « un cameraman, un preneur de son, et un autre type, trentenaire, visiblement le seul qui a pris le temps de se peigner. » Ce dernier avait ce petit air faussement modeste qu'ont les journalistes, et non l'arrogance habituelle des communicants des agences de pub. Des journalistes qui allaient à la soupe, des types brillants, qui prenaient deux mille euros ici pour financer un aller-retour là-bas, Ukraine, Syrie, Palestine, en espérant qu'une chaîne achète ensuite ce qu'ils auraient filmé. Cette fois-ci c'était un clip pour le site internet d'Atlantest, demain, ils feraient le DVD d'un congrès des audioprothésistes de France, après-demain, un reportage sur le Venezuela ou l'Afghanistan.

Irène avait préparé une table, une chaise, derrière laquelle on pouvait voir le comptoir avec le logo d'Atlantest. Derrière le comptoir, une fenêtre. Dans la fenêtre, la mer. Le cadrage parfait. L'équipe venait principalement filmer le témoignage sincère et spontané d'un des volontaires les plus assidus, qu'elle avait déjà briefé la veille pendant près d'une heure.

– Je ne me vois pas comme un cobaye, je me vois plutôt comme un assistant de recherche. Mais je n'ai pas les diplômes ou les connaissances des chercheurs, ce que j'offre à la science, c'est ce que j'ai, mon corps, mon temps, mon goût du risque.

Le preneur de son baissa la perche qu'il tenait au-dessus du témoin et fit un signe à l'intervieweur.

– Oui, si on pouvait éviter d'évoquer le risque, le danger, les effets secondaires...

Il s'interrompit : on entendait une voix manifestement énervée. Irène entendait aussi. Lorentz parlait, sans doute tout seul dans son bureau en lisant un des rapports que lui remettaient les laboratoires. Puis il se mit à rire, et soudain la porte s'ouvrit.

– Ah, les nuls. Irène, regardez ça !

Il s'arrêta. Par réflexe, le cameraman avait tourné l'objectif vers lui, le preneur de son avait remonté sa perche. Irène, elle, ne s'était pas tournée vers son patron, elle les regardait. Des journalistes, sans aucun doute.

– Euh, vous n'enregistrez pas mes conneries, hein ?

La perche et la caméra se tournèrent vers le sol, comme si Lorentz avait été armé. Il continua pour ne pas laisser le silence s'installer :

– C'est... juste... enfin... Vous avez commencé ? C'est bien, n'y passez pas trois heures, hein, juste une séquence qui rassure les volontaires potentiels.

Le cadreur avait déjà tourné l'objectif vers le volontaire. Irène Le Naour remarqua que si l'objectif était énorme, la caméra était minuscule. Le numérique ne pèse rien. Thierry continuait à parler en marchant vers son bureau, il haussait la voix au fur et à mesure qu'il s'éloignait.

– Les volontaires ne sont pas des cobayes, ce sont des pionniers.

Il criait presque.

– Et dites que les indemnités compensatoires ne sont pas imposables, c'est quand même pour ça que les gens viennent !

Comme la caméra, Irène regardait le volontaire, la table, le comptoir, la fenêtre. Mais d'où elle se trouvait, elle, on voyait plus les grues que la mer.

Proches, les grues blanches, oranges et jaunes des entreprises qui se chargeaient de transformer le plateau des Capucins en écoquartier durable et culturel. Éco et co-conçu avec et pour les habitants. Mais plus l'armée rendait de terrains aux civils, plus les grues grises du port militaire et les grues bleu et jaune du port de commerce rappelaient la vraie nature de la ville. Derrière le vernis bobo, malgré le tramway, le téléphérique, malgré la tertiarisation des emplois, Brest, c'était le bout du monde, industriel et guerrier, la sentinelle épaisse et immobile d'une Europe occidentale débordée par un monde mobile, dématérialisé.

La voix de Lorentz demanda :

– Je vais au B2, je vous descends en ville ?

– Je viens avec vous si vous me dites ce qu'Atlantest fait au B2, répondit Irène.

– Du bénéfice, Irène ! Ce que nous faisons avant tout au B2, c'est l'argent qui paie votre salaire.

– Et c'est assez d'argent pour que je prenne le tram, merci.

– Ah oui, c'est votre soirée Mère Teresa, aujourd'hui ?

Irène prendrait le tramway jusqu'au château, descendrait au port, et rejoindrait au Marin'Accueil les bénévoles qui apportaient leur soutien aux équipages bloqués dans le port. Une fois de temps en temps, quand on l'appelait, elle auscultait ceux qui toussaient, vérifiait qu'il ne s'agit pas d'une saleté rapportée avec le bateau, distribuait des antibiotiques. De la misère supportable.

Thierry la regardait encore, sans rien dire, avec ce regard qu'on n'attendait jamais de lui et qui arrivait pourtant parfois, entre l'attention bienveillante et la commisération. Un regard attendri et insupportable. Comme s'il était pris en faute il conclut :

– Vous serez gentille de ne pas nous rapporter la tuberculose, hein ?

Le type était entré au Monde Animal pendant que Thomas rattrapait les furets. Il s'était baladé puis s'était rapproché de Thomas et lui avait demandé une souris. C'était un type plutôt grand, avec des yeux globuleux et toujours en mouvement. Il expliquait à Thomas, dont les mains sentaient le vomi de rongeur, qu'il lui

fallait des souris vivantes pour son neveu. Il avait un serpent qui refusait de manger des souris mortes. Les yeux du type étaient extrêmement mobiles. Il semblait à la fois lire la liste des prix derrière la caisse, regarder le visage de la jeune femme qui sortait du magasin avec sa fille et une gerbille, compter le nombre de poissons dans l'aquarium des cichlidés. Et noter le moindre geste de Thomas. Une souris vivante revenait à deux euros cinquante, environ. Le type était habillé comme un cadre qui a pris une demi-journée de RTT. Une sorte de jean beige, avec une chemisette bleue et un pull en coton à col rond. Pourtant, quelque chose empêchait qu'il ait l'air vraiment propre sur lui. Oui, il pourrait avoir une réduction s'il en prenait en grandes quantités, mais Thomas ne le lui conseillait pas. Chaque souris coûterait moins cher à l'achat, mais il faudrait aussi acheter plusieurs cages, de l'aliment, de la litière, sans compter le temps que ça prend. L'élevage, c'est un métier. Et puis, on sait comment sont les jeunes, ils sont d'accord pour faire le travail le temps que les parents cèdent, et après votre sœur devra faire le travail elle-même.

– Croyez-moi, celui qui doit s'occuper des cages s'en occupera.

Il avait dit ça d'une façon bizarre, en se penchant un peu, et Thomas comprit ce qui contrastait avec sa tenue socialement acceptable. Une mèche de cheveux était passée devant ses yeux. Ce type avait les cheveux légèrement trop longs pour bosser dans une banque ou un groupe international d'agroalimentaire. C'était des cheveux un peu filasse, qui descendaient sur les oreilles, un genre de paille beige foncée qui s'égarait un peu devant les yeux, et derrière, jusqu'à la nuque. Thomas reprit :

– Et puis il y a l'attachement. Donner une souris congelée à un python, c'est une chose. Mais livrer à un serpent des souris vivantes qu'on a vues grandir, qu'on a fait grandir, c'est autre chose.

Le type acquiesça et repartit avec deux souris blanches. Sur sa carte bancaire, Thomas eut le temps de lire Thierry Lorentz, mais ça ne lui disait pas quel boulot il faisait.

Ce Lorentz revenait, chaque semaine, et puis on ne le voyait pas pendant quelque temps, et quand il réapparaissait, il commandait

trente souris d'un coup. Et soudain, ce fut clair pour Thomas : ce type faisait du trafic. C'était le genre de salopards à revenir de Sumatra avec des pythons curtus planqués dans ses valises. Quand il avait un arrivage, il venait chercher de quoi les nourrir, puis, lorsqu'il les avait vendus, plus rien pendant des semaines. Thomas Le Corre ne frémissait pas lorsque les mères de famille débordées mettaient des tartes aux enfants qui tapaient sur les vitres des aquariums, mais l'idée qu'on fasse voyager des pythons sauvages au milieu des slips faisait naître en lui un vent de révolte.

– Je sais ce que vous faites, avec les souris.

Thomas vit le regard du type se figer, pour la première fois.

– Et ne croyez pas que je vais rester complice de ce trafic.

Les yeux reprirent leur mouvement habituel et le client sortit son carnet de chèques, comme si de rien n'était.

– Arrêtez ça, sinon je vous dénonce. J'ai votre adresse.

De nouveau le regard se fige :

– Pardon ? C'est à moi que vous parlez ?

– Trente souris vivantes, répond Thomas, puis rien, puis vingt.

Vous croyez que nous ne sommes que des caisses enregistreuses ? Nous sommes des animaliers. Nous savons ce que mange un python, à quelle fréquence, à quelle régularité... Ou ce que mangent dix pythons, avant de disparaître dans la nature.

Les yeux regardèrent Thomas, puis commencèrent une série d'allers-retours horizontaux, dans le vide, ou comme s'ils explo- raient l'intérieur de la boîte crânienne de leur interlocuteur.

– Vous me menacez ? Vous voulez me faire chanter ?

– Vous faire chanter ? Je ne suis pas le Judas des pythons ! Je veux que vous cessiez, que vous sachiez que dans chaque anima- lerie où vous tenterez votre petit trafic, vous trouverez un défenseur de la cause herpétique.

– Herpétologique.

– Hein ?

– Oui, herpétologique. L'étude des reptiles et des amphibiens, c'est herpétologique. Sinon, herpétique, c'est l'herpès. La cause herpétique, c'est un peu comme si vous défendiez les boutons de

fièvre ou les irritations du gland.

– Vous croyez que c’est en vous moquant de moi que vous allez m’empêcher de…

Lorentz s’était déjà retourné, mais au lieu de sortir du magasin, il se dirigea vers l’escalier qui menait au bureau du gérant. Il ne frappa même pas et quand il entra, Thomas ne l’avait pas encore rattrapé et il criait sur le patron :

– Monsieur, depuis plusieurs mois, mon neveu élève des souris. Sa sœur a un chat un peu trop malin et j’ai donc acheté cinq ou six paires de rongeurs cette année. Je viens de découvrir que votre salarié me les facturait dix fois, vingt fois le prix. En relisant mes tickets, j’ai constaté que son ambition dans l’indélicatesse ne faisait que croître. Lors de mon dernier achat, j’ai réglé sans faire attention pour près de vingt souris. Ça n’a aucun sens. Ce monsieur, que voici – il montrait Thomas Le Corre, encore essoufflé – organise sans doute une filière parallèle.

La suite fut un peu confuse. Le type avait menacé le gérant, vous entendrez parler de moi, et il était sorti, sans répondre au gérant qui répétait :

– Monsieur, Monsieur, enfin, il y a sûrement une explication.

Thomas avait dit je le rattrape, et il pensait qu’il ne le rattraperait pas. Il voulait sortir, éviter la confrontation avec son gérant, respirer et essayer de comprendre ce qui lui tombait dessus.

Dehors, Lorentz l’attendait, les mains dans les poches.

– Regardez-vous ! Toute cette colère rentrée, là. Faut pas garder ça à l’intérieur, ça donne des maladies.

Il se marrait. Et comme s’il avait senti que Thomas s’apprêtait à le cogner, il ajouta :

– Laissez tomber ce job de merde. J’ai mieux à vous proposer. Promis, pas de trafic de serpents. Pas de serpents tout court, en fait. Mais des souris, et il faudra les tuer vous-même.

Viktor Chklovski regardait dans l’eau, du haut du quai, au milieu de la nuit. Ses yeux gris bleu recherchaient une tête et des épaules. Il attendait pour reprendre sa respiration que cette tête se redresse et reprenne sa respiration. Il aurait dû plonger, tenter

de sortir le corps de l'eau, mais il commençait à comprendre que la vie ne reviendrait pas dans ce grand amas de chair molle qui flottait depuis... Depuis combien de temps ? Il se remit à respirer par réflexe, parce qu'il commençait à chavirer sur le bitume. Ou était-ce l'effet de l'alcool ?

À deux heures du matin l'eau était noire et lui faisait peur. Les marins sont faits pour aller sur la mer, pas dedans. « Tchiort !* Merde ! » Il n'allait pas laisser le seul autre russe de l'équipage se noyer sous ses yeux. Il s'avança sur le bord du quai, se pencha et eut peur de tomber. Décidément l'alcool ne le rendait pas malin. Tomber dans l'eau ? C'est là qu'il allait. Il retira sa veste, son pantalon et s'accroupit pour saisir le barreau rouillé de l'échelle qui descendait du quai. La marée était presque haute et il put se mouiller progressivement en continuant à descendre, barreau après barreau. Une fois qu'il eut de l'eau jusqu'à la taille, il tenta d'attraper son compatriote, mais il était trop loin, le corps était hors d'atteinte. Il se fit croire pendant quelques minutes encore qu'en frappant la surface avec sa main il créerait un courant qui ramènerait son ami jusqu'au bord. L'ivresse est comme la mer, des crêtes de lucidité entre deux vertiges. Non, jamais ce corps mort ne reviendrait de lui-même au rivage, il faudrait aller le chercher. L'eau lui sembla très froide, et il nageait en gardant la tête hors de l'eau. L'ivresse eut un creux soudain. Il allait crever. Il allait se noyer aussi, comme Yuri, en allant chercher Yuri, à cause de Yuri.

Oubliant comme il avait bu lui-même il insulta le corps qui se balançait un peu plus rapidement à cause des remous qu'il causait. « Pianiets*², ivrogne. Si tu avais moins bu... Tu vas me tuer aussi. Quand on ne tient pas l'alcool, on reste au bateau, avec les Ukrainiens. » Le froid, le froid de Brest commençait à le faire dessaouler. Il était maintenant à quelques centimètres du corps. Il avait déjà vu plus de macchabées qu'il ne l'aurait souhaité, mais celui-ci, il avait passé des mois en mer avec lui. Il pédalait avec les jambes pour se maintenir à la surface et ne savait pas comment l'attraper. Il avait peur de se noyer pour de bon s'il se privait d'une de ses mains pour agripper le corps. Surtout, il n'avait pas envie

de toucher un mort. Comme si la noyade était contagieuse, ou comme si Yuri risquait de se réveiller. Il n'arrivait pas à vraiment s'avouer que sa mort était certaine, irréversible.

Yuri, avec qui il avait passé ces mois d'enfer bloqués dans leur « bateau ventouse » sur le quai de l'oubli. Ils attendaient toujours un signe de l'armateur, ou du syndicat, pour pouvoir rentrer chez eux avec de quoi payer les factures. Il saisit le T-Shirt de Yuri et se mit à nager, à moitié sur le dos, à moitié sur le côté, de toutes ses forces, vers l'échelle. Les deux premiers barreaux, tant que l'eau portait leurs deux corps, c'était facile. Mais lorsqu'il fut sorti jusqu'à la taille, Viktor se rendit compte que son bras s'était déplié à cause du poids inattendu de Yuri. La marée était un peu descendue et il comprit qu'il lui avait sans doute fallu un quart d'heure pour ramener le corps à l'échelle. Le quai lui semblait si haut, trop haut. Après le bruit de sa nage maladroite, le silence fit frissonner Viktor. Il redescendit jusqu'à ce que ses épaules soient à nouveau immergées. Il laissa le corps derrière lui et remonta avec peine. Il était en maillot de corps et en slip, dégoulinant, tremblant. Il marcha quelque temps sur le port. Il devait être trois heures du matin, maintenant et il n'y avait personne. Il trouva ce qu'il cherchait : un bout, le reste d'une amarre dépassant d'un anneau. Il redescendit dans l'eau et noua la corde autour de Yuri. Il remonta sur le quai. En bas, voilà, maintenant, Yuri était mort.

Victor retira son maillot de corps et son slip. Son corps pâle et nu ruisselait sous la lune. C'était un corps modelé par le travail, dur, noueux. Pas athlétique : fonctionnel, avec une bouée de graisse à la ceinture. Viktor enfila son pantalon, sa veste et enroula l'autre extrémité de la corde autour de sa taille. Il marcha le long du quai en tirant sur l'amarre, il se pencha instinctivement en avant et fut surpris : ce mort si lourd quand on voulait le sortir de l'eau se laissait conduire doucement, et Viktor eut l'impression étrange de promener son chien à travers le port de commerce. L'ivresse avait disparu pour de bon. Et s'il croisait quelqu'un ? Faudrait-il indiquer immédiatement qu'il tirait un cadavre ? Faire comme si de rien n'était aussi longtemps que possible ? Il élaborait

des explications, depuis la simple description de leur beuverie à des scénarios imaginaires évolués impliquant une bagarre avec des Bretons. Ces ruminations lui occupaient l'esprit et il parvint rapidement à la jetée qui s'enfonçait en pente douce dans l'eau de la rade. Il tira alors le corps sur la pierre mouillée et recouverte d'une fine couche d'algues vertes. Il assit Yuri, mais avec la pente le corps s'inclina et se recroquevilla de travers. Viktor tenta de le remettre droit, mais le corps bascula encore, et un des pieds de Yuri se coinça dans un anneau d'où partait une aussière.

Le grand-père de Viktor radotait souvent l'histoire des chevaux du lac Ladoga. C'était l'hiver et il avait fallu la guerre pour que la forêt prenne feu. La chaleur de l'incendie envahissait avec une ironie méchante la forêt où les hommes avaient prié pour que le vent du nord, polaire, qui descendait doucement, sans même rider la surface du lac, ne fasse pas geler le bout de leurs doigts, de leur nez, de leurs orteils. Ils n'avaient pas réussi à s'enfuir, et ils avaient brûlé bêtement. Peut-être étaient-ils morts asphyxiés ? Les chevaux de l'artillerie avaient réussi, par centaines, à traverser l'épaisseur des feux, celui des arbres et celui nourri des tirs allemands qui maintenaient le siège de Leningrad cet hiver quarante-deux. Ils avaient fui jusqu'au lac Ladoga, qui aurait dû éteindre leurs crinières en flamme et leur offrir une liberté temporaire. La chute de température avait été brutale. La surface du lac était lisse, et l'eau, dont la température était pourtant négative, était encore liquide, si pure que la cristallisation était retardée. L'énergie apportée par leurs sabots se jetant avec frénésie dans le lac fut suffisante pour mettre fin à cet équilibre instable et fragile. La surfusion cessa, le lac prit en masse et les chevaux qui avaient échappé à la brûlure et aux hommes moururent emprisonnés dans le marbre glacé du lac Ladoga.

Cette bascule lente du corps de Yuri sur lui-même, cette cheville coincée par un anneau rouillé, cette ultime contrariété firent prendre en masse la tristesse surfondue de Viktor. Il s'agenouilla sur le sol, releva le buste de son ami avec peine, l'enserra de ses bras, se laissa renverser par son poids, et, la joue contre les algues

froides, il se mit à pleurer. Ses cheveux blonds assombris par l'eau se collaient sur son front. Ses yeux en amande révélaient une lointaine origine tatare, démentie par le gris glacial des iris réduit à de minces anneaux, tendus vers la lueur blafarde de la lune.

En pleurant, il tira le corps jusqu'en haut de la jetée. En pleurant il s'agenouilla, parvint à le charger sur son épaule. En pleurant, il marcha jusqu'au quai numéro cinq. Viktor frappa trois fois sur la coque du *Tsarskoie Sielo*, et la passerelle d'accès pivota, puis s'abaissa lentement. Au bout de six mois entre terre et mer, personne ne demande de comptes à un marin qui rentre avec un autre marin ivre mort sur le dos. Le bosco l'engueulerait peut-être, ou un des officiers. Et alors ? Il faudrait surtout justifier de la disparition de Yuri, plus tard. Jusqu'à ce que quelqu'un le trouve, là, au fond de la chambre froide où Viktor Chklovski l'installa sous une bâche. Le corps était difficile à manipuler, déjà plutôt rigide, et Viktor était engourdi par la fatigue, le froid, le chagrin.

Après, il eut l'impression qu'on essayait de le réveiller. Une fois. Une autre. Mais sa tête, ses membres, il ne parvenait plus à bouger quoique ce soit. « *Vstan', Lève-toi !** » Sa bouche ouverte, si lourde, impossible à fermer. Et puis encore, en français cette fois-ci. Et puis la fièvre, les claquements de dents. Et enfin, en anglais « *wake-up, can you hear me ?* » Viktor était réveillé, mais il était trop faible, trop las pour répondre. Et c'était mieux comme ça. Il voyait l'employée du Marin'accueil, elle répondait au responsable du syndicat des gens de mer qui avait posé une question que Viktor n'avait pas comprise. « *On apportera une couverture électrique. Un des générateurs ne marche pas bien, ils ont du courant, mais certaines cabines sont mal chauffées, mal ventilées. Vous pensez que c'est la tuberculose ?* » Et la femme médecin, blonde, dont le beau visage rond avait un air si las les interrompit : « *Non je ne crois pas que ce soit ça. Qu'est-ce que vous avez tous, aujourd'hui, avec la tuberculose ?* »

Thierry Lorentz regardait avec dégoût son fils effectuer ce petit mouvement que lui-même n'avait jamais réussi à faire avec naturel. Le buste partait à la fois légèrement en arrière et sur le

côté, avec une torsion qui dégagait l'espace nécessaire pour que la bonne remplisse son assiette. La tête esquissait un remerciement mécanique, mais le regard restait fixé sur sa grand-mère, à qui il continuait de répondre. Il avait vu cent fois sa femme Catherine effectuer ce même retrait du corps, mais ça ne l'avait jamais horrifié autant. Leur fils effectuait maintenant cette chorégraphie sans y penser, comme on se baisse pour éviter une poutre qu'on sait trop basse à l'entrée d'une maison de vacances où l'on vient depuis son enfance. Il se contentait ensuite de replacer la mèche qu'il laissait pendre pour rendre son visage moins poupin. Une fois son assiette remplie, il revint en place naturellement, à la manière des lentilles d'eau qui recolonisent la surface d'une mare qu'on a agitée avec un bâton, sans effort.

La discussion n'était pas pire que d'habitude. Théo se vantait d'être ami sur Facebook avec le pédégé de Coca-Cola France, qui l'avait remarqué sur un forum de discussion économique. Sa grand-mère l'encourageait : avoir de l'ambition, c'est la moindre des choses quand on a quatorze ans. Comme elle ne pouvait pas s'intéresser à qui que ce soit plus de quelques minutes, elle relança sa fille sur son sujet préféré.

– Je ne comprends pas pourquoi tu préfères travailler... Thierry, malgré tout, vous gagnez de quoi faire vivre votre famille, n'est-ce pas ?

Thierry la regarda, attendit un petit moment, comme s'il soustrayait à ses revenus l'ensemble des dépenses du ménage, et répondit :

– Mireille, vous avez une coulure de sauce sur votre chemisier. Ce fut le meilleur moment de son week-end.

Dans le wagon de première classe du TGV de retour, Catherine et leur fils discutaient. Thierry écoutait une jeune maman qui expliquait à sa fille de quatre ans de ne pas faire de bruit pour ne pas déranger les gens. Thierry se dit qu'il y a quelques années, elle n'aurait pas pu se payer une place en première, et qu'à force de vouloir remplir ses wagons pour faire plus de profit, la SNCF allait réinventer la mixité sociale. Il avait dépensé toute l'énergie de sa

jeunesse à conquérir une place dans la bourgeoisie, et maintenant qu'il l'avait... Même s'il avait réussi à devenir pédégé de Coca-Cola France, il serait resté à jamais, aux yeux de sa belle-famille, un fils de fonctionnaire des postes. Thierry écoutait le bruit du train. Il repensait à Mireille et à ses messages passifs agressifs. Pourquoi avoir fait médecine si c'était pour faire des expériences dans un laboratoire de province ? Anesthésiste dans une clinique, ç'aurait été déjà tellement moins lucratif que chirurgien ou cardiologue, mais là, dans la recherche ? En province ? Si c'était pour obliger sa fille à travailler...

– Mais maman, tu sais bien que ce n'est pas pour ça que je travaille. J'aime ce que je fais.

– Et qu'est-ce que tu fais exactement ?

– Oh, maman... Tu sais bien, maman, je suis présidente d'une association de médecins épargnants.

Mireille soupirait, comme si sa fille animait un club de retraités.

– Mais ça consiste en quoi ? Organiser des dîners ? Tu vas faire des kermesses bientôt ?

Catherine Lorentz était lasse de tenter d'expliquer à sa mère en quoi consistait la construction d'un réseau. Pourtant, Mireille n'avait pas tout à fait tort. Tout avait commencé par les dîners au cours desquels Catherine recevait les collègues de son mari. Elle les détestait. Les dîners. Et les collègues. Chaque bonsoir était une petite courbette, chaque sourire, une petite gerçure, chaque « merci ! Il ne fallait pas, quel bouquet ! » un crachat rentré. Elle commençait chaque fois par un « je suis désolé, c'est un peu à la bonne franquette » quand arrivaient les plats qu'elle avait commandés chez un traiteur. Elle avait commencé à compter ces dîners, comme les stations du chemin de croix. Première station : Jésus est condamné à mort.

Il existe un débat dans la tradition catholique. Le chemin de croix compte-t-il quatorze ou quinze stations ? Au cinquième dîner, Catherine, malgré ses sourires et son navarin d'agneau penchait pour l'approche traditionnelle, quatorze stations, et on finit avec Jésus au tombeau. Mais la tradition récente est d'ajouter une quinzième

station, comme si la résurrection était partie intégrante du chemin de croix. Il fallut un peu plus de quinze dîners à Catherine, mais à force, sans que personne n'ait vraiment su comment, elle était devenue présidente de PRASÉPI : PRAticiens de SantÉ Pour l'Investissement. C'était au début des années 2000, au début de la concentration dans le secteur médical. Les fonds d'investissement se ruaièrent sur le secteur, Cognetas, Vedici, Médi-Partenaire. Il y avait des arrivées, des départs. Surtout des départs, avec la crise des subprimes, puis de nouveaux des arrivées. Mais Catherine, elle, était toujours là. PRASEPI était un nain financier, mais un nain avec un stéthoscope et elle était devenue la caution médicale de l'investissement de santé dans l'Ouest. Si un fonds spéculatif voulait pouvoir dire « nous ne sommes pas un acheteur, mais un partenaire, nous travaillons main dans la main avec les équipes médicales, nos objectifs de rentabilité à long terme ne peuvent être satisfaits que si l'excellence médicale est au rendez-vous », il fallait que PRASEPI soit dans le montage. Catherine savourait cette réussite terne, presque secrète.

– Mais maman, ces dîners ne sont pas une corvée. C'est une corvée, pour toi, ce repas ?

– Enfin, ma chérie, qu'est-ce que tu racontes, ça n'a rien à voir.

Mireille garda la bouche ouverte et Thierry s'attendait à ce qu'elle dît « vous n'êtes pas ici pour investir. » Et comme si elle prenait soudain conscience que c'était peut-être le cas, elle ajouta :

– Ce n'est pas un dîner, c'est un déjeuner. Et puis tu vois bien que c'est à la bonne franquette.

Et pourtant. Catherine avait appris ici, au cours des repas avec sa mère, l'art de la conversation, du détour, l'art de charmer les serpents. La seule chose qui gâchait un peu le plaisir de Catherine, c'est que cette réussite la privait du statut de martyre qu'elle avait endossé lorsque Thierry avait été contraint de quitter l'ouest parisien. Elle ne pouvait plus se plaindre, comme avant, de la province, de la pluie, des femmes d'officier. Car alors Thierry la regardait, en souriant : « tu sais, s'il faut qu'on rentre, de l'eau a coulé sous les ponts, maintenant, et je trouverai sûrement une

place dans une clinique à Saint-Ouen ou à Bobigny. »

– Allez, il faut qu'on rentre, maman.

Catherine embrassait Mireille. Il faut qu'on rentre, ça voulait dire il faut que je retrouve mon purgatoire à Brest.

Catherine revenait du wagon-bar avec un café à la main. À chaque fois que Thierry regardait sa femme de loin, il se rappelait ce sentiment qu'il avait eu pour elle. Une admiration totale. Catherine avait une silhouette élancée et frêle, mais pas fragile : simplement élégante. Son visage avait une mélancolie naturelle, qui venait de la couleur de ses yeux, ce bleu foncé qui rappelle la couleur des petits chalutiers de Concarneau. Mais cette mélancolie laissait place à de la détermination dès que Catherine commençait à parler.

– La caissière a fini son sudoku avant de me servir, dit-elle. Et on s'étonne qu'il y ait 25 % de chômage chez les jeunes. Ensuite, elle s'est trompée dans la monnaie qu'elle m'a rendue. Je croyais que le sudoku aidait à compter. Elle n'a pas été heureuse que je le lui dise.

Avait-elle toujours été aussi dure ? Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, en fac de médecine, Thierry trouvait que ses pommettes, si hautes qu'elles creusaient un peu ses joues, lui donnaient un air enfantin. Aujourd'hui les lèvres pincées de Catherine, ses narines étroites, ses sourcils toujours un peu froncés formaient un masque que Thierry ne savait plus déchiffrer.

Le wagon eut un soubresaut, Catherine renversa un peu de café sur son pantalon blanc cassé. Finalement, ça n'avait pas été un si mauvais week-end.

Irène Le Naour sortit des locaux d'Atlantest d'un pas rapide. Elle avait promis à Tony, son mari, de se remettre au sport. Et elle ne s'y était pas remise. Tant qu'elle ne prendrait pas de poids, tant que ses rondeurs seraient appétissantes, elle ne trouverait pas la motivation. Et elle regretterait de temps en temps, comme lorsqu'il fallait courir pour arriver avant lui. Elle savait combien c'était important pour eux qu'elle soit là chaque fois qu'il revenait. Du port de commerce, il fallait remonter les rampes qui menaient au

château, courir, descendre jusqu'à la porte de Tourville. Ralentir dans le dernier virage, devant la sortie de l'abri Sadi Carnot, respirer, se rhabiller un peu. Tony n'était pas encore là. Ou déjà plus là ? Reprendre son souffle. Irène s'approcha de la porte, et le planton de service lui sourit de toutes ses dents. Tous enviaient le lieutenant de vaisseau Tony Dasilva. Pas à cause de ses états de service. Tout le monde admirait les membres du commando Jaubert, mais rares étaient ceux qui osaient les envier. Personne ne veut vraiment savoir ce que font les membres de l'escouade de contre-terrorisme et de libération d'otages. Toujours en mission. On ne les voyait pas souvent à Brest, le commando Jaubert étant basé à Lorient. Mais, quand c'était possible, Tony Dasilva se faisait déposer à la base navale, ou à l'île Longue. Alors, tout le monde l'enviait parce que sa femme était là, à chaque fois. Souvent essoufflée, les pommettes rouges, et avec un peu de chance pour eux, un des boutons de son chemisier ouvert par la course.

Lorsque Tony l'attendait de l'autre côté de la Penfeld, devant la porte Jean Bart, Irène trouvait toujours quelqu'un la faire traverser sur la passerelle et éviter de remonter jusqu'au pont. Dans cette zone de la base militaire on croisait des ingénieurs, des informaticiens, et on tolérait plus facilement les civils. Elle demandait alors avec candeur :

– Savez-vous où est mon mari ?

– Vous vous êtes encore trompée de porte, hein, Madame la capitaine ?

L'appellation n'avait aucun sens mais personne n'aurait voulu que le capitaine Dasilva pense qu'on ait pu manquer de respect à sa charmante épouse. Alors qu'elle essayait de reprendre haleine, en marchant entre les deux rives, elle entretenait toujours la conversation de façon polie et distante.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi vous l'appellez capitaine s'il est lieutenant de vaisseau.

– C'est la Marine, Madame, pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

– Mais je croyais que le commando Jaubert dépendait de l'armée

de terre.

– Eh oui, comme toute l'infanterie de marine...

Le planton de la porte Jean Bart assista aux retrouvailles avec un sourire attendri. Tony Dasilva était à peine plus grand que sa femme, mais il était deux fois plus large. Il la soulevait en l'air comme si elle ne pesait rien, il la faisait tourner. Derrière eux se découpait la Tour Tanguy, vestige de ce que Brest avait été avant d'être rasée par les bombardements, et un peu plus loin, le pont de Recouvrance, avec ses deux piliers immenses, massifs, symboles de la reconstruction. La scène tenait de la carte postale animée. La blondeur d'Irène contrastait avec le visage très brun de Tony. Irène se blottissait autour de lui, fluide, une rivière humaine s'enroulant autour de son rocher. Les gestes du lieutenant de vaisseau Dasilva étaient encore empreints de cette rigueur militaire, mais les soldats qui assistaient à leurs retrouvailles savaient y voir la tendresse du retour. Le couple repartait côte à côte, le bras du capitaine enserrant la taille de sa femme, puis descendant un peu plus bas, juste avant que leurs silhouettes ne disparaissent en haut de l'escalier qui menait au pont. Irène était heureuse, et elle ne cessait de parler.

– Tu sais, la mère Lorentz, la femme de mon patron, elle ne sait jamais dans quel labo il est. Alors elle appelle partout, et quand elle décroche, elle demande, sans bonjour, sans merci, savez-vous où est mon mari ?

Irène prit un ton revêché, et elle répéta :

– « Savez-vous où est mon mari ? » Non, je n'y arrive jamais. Je n'arrive pas à faire sentir le reproche, comme elle. Je suis trop heureuse de te revoir...

Elle laissa la phrase en suspens, mais elle pensait « de te revoir vivant. » Ils marchaient maintenant côte à côte, légèrement à distance.

– Tu ne peux pas lui en vouloir. Derrière tous les financiers revêchés se cachent de grands instinctifs. Tu couches encore avec son mari ?

– Tu parles, encore moins souvent que je ne couche avec toi, c'est dire.

Tony la serra contre lui tout en marchant.

– Tu es bête.

– Tu sais qu'elle a déjà fait le coup au petit nouveau ?

Elle imita encore Catherine Lorentz :

– « Savez-vous où est mon mari ? » C'est la première chose qu'elle lui a dite, au téléphone, j'étais derrière elle. Elle ne l'a encore jamais vu. Moi non plus, remarque, il bosse dans les autres locaux.

– Le nouveau ?

– Lorentz a engagé un jeune, un animalier.

– Pour quoi faire ?

– Bah, tu sais, c'est de l'autre côté, dans le B2. Je n'y passe pas souvent, juste le temps de récupérer des échantillons qu'on dose de notre côté. Je ne sais pas vraiment ce qu'il fait. D'après Lorentz, il passe pas mal de temps à raser des souris.

– À raser des souris ?

– Eh, c'est toi qui devrais savoir. Le B2 c'est un bâtiment militaire. Moi je suis une civile, je teste gentiment le futur Médiateur avec les dernières poches de sang contaminé... Alors sur quoi vous bossez ? Des armes chimiques ?

– Je pourrais te le dire, répondit Tony, mais... après il faudrait que je te tue.

– Allez, dis-moi... demanda Irène, qui savait qu'il ne pouvait pas le savoir.

– L'armée teste des crèmes antirides sur des culs de souris répondit Tony avec le plus grand sérieux. Avec les réductions budgétaires, on parle d'envoyer les soldats en opération jusqu'à l'âge de la retraite civile, et même à 70 ans. Mais il ne faut pas que ça se voie, sinon les Russes se foutront de nous.

– D'autant que l'espérance de vie, chez les Russes...

– Entre l'alcool et la tuberculose...

Irène lui parla de ces marins russes qui vivaient depuis des semaines sur un bateau à quai, dans le port de commerce. Elle ne savait pas bien pourquoi ils ne pouvaient pas repartir, elle essayait de rester le moins longtemps possible à chaque fois, juste prendre la tension de ceux qui pétaient les plombs. Au début, elle faisait

des ordonnances, puis elle s'aperçut qu'ils n'avaient aucun moyen d'acheter eux-mêmes leurs médicaments. Il fallait réfléchir à des solutions, elle piquait du Doliprane dans l'armoire d'Atlantest... Elle regrettait de s'être embringuée là-dedans.

Tony lui répondit :

– Tu m'avais promis de ne pas t'y remettre.

– Il faut bien que quelqu'un fasse le sale boulot, répondit Irène.

Tony ne répondit rien : c'était ce qu'il lui répondait quand elle lui demandait pourquoi il continuait à risquer sa vie au sein du Commando Jaubert.